

à ajouter à sa ferme déjà trop étendue. On le croirait pris parfois d'une manie de destruction contre tout végétal, tant l'abatage a été complet. La vue réjouissante de la vie végétale aux portes de sa demeure, la fraîcheur bienfaisante, le feuillage qui projette son ombre sur son toit dans la saison des chaleurs, le gai babillage des oiseaux qui viennent à sa porte élever chaque année une nouvelle famille, les services que ces précieux voisins lui rendent en protégeant ses moissons tout cela est compté pour rien. La cognée a fait disparaître les troncs qui fermaient la forêt, et une fois le sol livré à la chartruc, il ne peut concevoir qu'on ouvre çà et là quelques fosses pour y faire une venue de quelques nouveaux arbres. Voyez ce grand nombre de paroisses où l'on parcourt des concessions entières sans y rencontrer un seul arbre, pas même de ceux qui offrent un double avantage dans les fruits qu'ils portent. Est-il rien de plus ennuyeux, de plus monotone, de plus plat que ces étendues immenses de champs, où les lignes de côtures et les rangs de constructions se projettent seules au-dessus du sol ? Le bruissement de l'eau à travers les épis des moissons semble s'harmoniser avec la monotonie du coup d'œil pour ne faire entendre qu'un frottement égal, continu, sans fin dans ses ondulations. Les animaux dans leur piége se lissent littéralement sous les brûlants rayons du soleil, contre lesquels rien ne peut les protéger.

Pourquoi avoir été si privé des animaux d'un confort si facile et enlevé au paysan son attrayant diversité, pour le convertir en une morne plaine presque sans vie ? Pourquoi n'avoir pas conservé en quelque endroit certains représentants de la forêt primitive, ou du moins ne les avoir pas remplacés par quelques plantations dispersées çà et là ? C'est que le défricheur peu réfléchi et insouciant ignorait la valeur d'un arbre d'ornement, et ne voyait dans tout végétal projetant sa cime au-dessus de sa tête, qu'un individu de cette ancienne forêt qu'il lui a fallu attaquer avec tant de peine et contre lequel il fallait encore employer la cognée.

Il n'est presque pas de ferme où il ne se rencontre quelque butte, quelque élévation où le roc trop voisin de la surface ou des cailloux trop durs rendent le sol à peu près impropre à la culture. Pourquoi avoir demandé ces endroits et pourquoi les avoir dépouillés des arbres et des arbustes qui les couvraient ? Est-ce que quelques érables ou peupliers ne seraient pas plus agréables que ces cailloux blanchâtres qui reflètent les rayons du soleil ? Est-ce qu'un joli bouquet d'arbres verts sous lesquels viendront se reposer les animaux ne serait pas préférable à la roche inerte qui projette aujourd'hui son front chauve au-dessus du sol ?

Mais le mal n'est pas sans remède. Aujourd'hui qu'on commence à sentir le vide que l'on a fait autour du sol, et qu'on apprécie le tort que l'on s'est fait en rasant si ras, il faut se hâter de réparer la faute en recourant aux plantations.

Qu'on plante partout et abondamment. D'abord, un verger aux environs de chaque demeure, c'est le complément nécessaire à toute ferme ; et ensuite le long des routes. Qu'on plante aussi de rebouiser certaines parties reproductives de la ferme, comme celles par exemple où des cailloux trop nombreux empêchent la chartruc de passer ; dans peu d'années, on aura converti ces endroits en bouquets ou bosquets comme ceux mentionnés plus haut. Que dans les défrichements nouveaux on sache distinguer ces endroits et les soustraire à la destruction commune pour les conserver.

Cette dénudation complète des campagnes, surtout dans les terrains montagneux, a produit les plus graves inconvénients en certains pays d'Europe, comme le dépouillement des collines du sol qui les recouvrait pour l'entraîner dans les plaines, le gonflement subit des rivières pour causer des inondations, la soustraction de tout obstacle à l'impétuosité des vents qui balayaient tout dans leur furie, etc., etc. C'est à tel point, que les gouvernements, justement alarmés de cet état de choses, ont pourvu, par de sages mesures, au reboisement des collines en certains endroits et à la plantation d'arbres le long des routes publiques. Pourquoi ne profiterions-nous pas de ces exemples en ce pays et ne prendrions-nous pas de suite le moyen de nous mettre à l'abri contre de si graves accidents. Déjà en certains endroits on commence à en ressentir les atteintes, même en cette Province : les gonflements subits de nos rivières à la suite d'orages, l'abaissement continu du niveau de nos cours d'eau navigables, les vents dé-

chaînés balayant jusqu'aux constructions des cultivateurs dans de vastes plaines, etc., etc.

Il faut nous en parer à tous ces inconvénients en faisant partout de nombreuses plantations. Entourons nos demeures de vergers, pommiers, pruniers et cerisiers ; bordons nos voies publiques d'arbres d'ornement : ormes, érables, chênes, frênes, peupliers, etc. ; rabaissons les parties incultes de nos champs, et sachons aussi mieux ménager les forêts que nous exploitons. Nos hivers sont longs et rigoureux, il nous faut chaque année une quantité considérable de combustible. Le cultivateur prévoyant sait ne prêter, en faisant son bois de chauffage, que les pièces nécessaires, et se donne bien le garde de détruire, blesser ou mutiler celles qui sont encore trop jeunes pour pouvoir être utiles. Une forêt ainsi ménagée se refait en bien peu d'années. Après 8 ans, 10 ans, on peut glaner de nouveau dans les coupes ainsi exploitées. Bien des cultivateurs, s'ils avaient pris ces sages précautions, ne se verraient pas forcés, au lieu d'aller chercher leur combustible à des 4, 5 et 6 lieues, ils le trouveraient encore sur leur ferme.

Quand et comment planter, et quelles espèces de plante employer ? C'est ce que j'examinerai dans un prochain article.

L'ABBÉ FROVANCEN.

Le maronnier comme arbre d'ornement

À la montagne, il faut les sapins et les mélèzes, le peuplier aux rives des fleuves, et la saule aux ruisseaux ; le frêne, le chêne aux forêts, l'orme aux prairies, le tilleul aux longues avenues ; aux domaines splendides, il faut le maronnier.

Le maronnier est l'arbre des palais, des châteaux. Quel effet quel grand air il donne aux habitans qu'il entoure ! Arbre magnifique, d'un aspect majestueux, il semble fait par l'ornementation. Sa feuille se compose de 5 à 7 folioles ovales, oblongues, de grandeur inégale, et partant, comme les rayons d'un parasol, du sommet d'un long pédicelle, ils forment comme des mille et une petites ombrelles d'un vert foncé. Sur ce feuillage se détachent agréablement, dès le mois de mai, comme de grandes grâmbles de fleurs blanches panachées de rouge, placées sur bout de tiges mieux qui les portent. À cet élégant appareil succèdent des fruits gros, sphériques, contenant dans chacun une et quelquefois deux graines de la grosseur et de la figure d'une belle châtaigne, auxquelles on donne le nom de marrons. Les bourgeons sont d'un brun jaunâtre, très gros, et couverts d'un suc éminemment visqueux.

Le maronnier est originaire de l'Asie. Le premier qu'on vit en Europe était à Vienne en 1510. Ce n'est que soixante quinze ans plus tard que Bachelier en apporta un à Paris. Le premier que l'on vit en Angleterre date de 1623.

Malgré sa beauté le maronnier ne fut pas d'abord très recherché ; il resta près d'un siècle confiné dans quelques grands jardins ; mais au commencement du dix-septième siècle, il eut une très grande vogue ; puis tout à coup il tomba dans le discrédit ; on l'abattit même dans beaucoup de localités. Mais depuis on reprit le rang qu'il mérite d'occuper parmi les arbres d'ornement, c'est-à-dire un des premiers.

Le maronnier prospère dans presque tous les terrains, mais il préfère ceux un peu frais et substruciels. On le multiplie avec une grande facilité par le semis de ses graines, qui produisent dès la première année des semis de 20 à 24 pouces de hauteur.

Il supporte la taille et la tonte, et se transplante même dans un âge très avancé. Il y a quatre ans, nous avons transplanté une vingtaine de forts maronniers de 15 à 20 ans, à racines nues et sans prendre aucune précaution extraordinaire, et nous n'avons perdu aucun de nos arbres transplantés. Nous avons depuis lors répété plusieurs fois cette opération, et toujours avec le même succès.

Les auteurs du *Bon jardinier* disent que le bois du maronnier, tendre et spongieux, est de peu de valeur. C'est une opinion que nous prenons la liberté de ne pas du tout partager. Son bois peut servir aux mêmes usages que celui du tilleul, du platane, du sapin. On en fabrique des sabots préférables à ceux taillés dans la saule et le bouleau. Ses feuilles, employées pour litière dans les étables, fournissent un bon engrais et doublent la puissance des fumiers. À Lyon, on recueille ses feuilles pour